



## Décadence et fin de Civilisation 4/5

Julien Freund 4/4 "La décadence" – le XX<sup>e</sup> siècle, Georges Bernanos... – Conclusion

On retrouvera quelques idées de Valéry dans la pensée de **Georges Bernanos** (1888 - 1948), mais le ton est bien différent; l'analyse lucide et désenchantée de "Regards sur le monde actuel" fait place l'indignation passionnée et véhémentement de "La France contre les robots".

À la différence d'un individu, une nation entre en décomposition avant de disparaître, la vie d'une collectivité et la vie individuelle ne sont donc pas comparables, et Bernanos estime que la décadence de la France, qui se situe dans celle de l'Europe, est une conséquence de la dégénérescence des élites. Bernanos était une âme généreuse et un esprit chevaleresque; aussi stigmatise-t-il avec force l'abandon des valeurs morales et spirituelles qui caractérise l'époque actuelle: honneur, loyauté, courage, dévouement à la patrie, sens des responsabilités, respect de la foi et de la religion etc. À l'origine de tous les symptômes de la décadence il faut placer l'esprit matérialiste qui recherche avant tout la jouissance immédiate et concrète: plaisirs, argent, célébrité, arrivisme, et ignore totalement le désintéressement et l'esprit de sacri-

fique. « *Ce n'est pas l'esprit européen qui s'affaiblit ou s'obscurcit depuis cinquante ans, c'est l'homme européen qui se dégrade, c'est l'humanité européenne qui dégénère* ». Et cela parce que l'on veut détruire la civilisation traditionnelle fondée sur les valeurs essentielles et naturelles (exemple: la famille) pour la remplacer par une contre-civilisation qui repose sur des idéologies, des utopies et des « a priori ». Sous prétexte d'épanouissement de la civilisation, on lui substitue une structure artificielle, partisane et doctrinaire, qui est en réalité une organisation totalitaire et concentrationnaire du monde, et cela au nom de la liberté et de la démocratie.

Bernanos s'en prend particulièrement au déclin des élites - de droite comme de gauche - et à la bourgeoisie dont elles sont issues (les "bien-pensants") parce que cette bourgeoisie est parfaitement étrangère au sentiment de l'honneur, et qu'elle se voue au conformisme matérialiste et au culte des techniques. C'est là un des thèmes favoris de Bernanos, qui voit dans la puissance sans cesse grandissante des applications de la science et du progrès la plus sûre menace



pour l'indépendance et la dignité de l'homme. « *Un monde gagné par les techniques est perdu pour la liberté* ». (Que l'on compare simplement, par exemple, le rythme de travail d'un ouvrier astreint à suivre la cadence d'une machine à celui d'un compagnon chez un artisan!). En principe, et à l'origine, la machine avait été conçue pour être au service de l'homme et rendre son travail plus facile en éliminant les tâches pénibles ou fastidieuses. En réalité c'est l'homme qui est au service de la machine, car elle lui impose une nouvelle forme de servitude, beaucoup plus contraignante que celle de la nature, et qui, en plus, est une servitude artificielle, donc plus difficilement acceptable.

D'autre part la toute-puissance de la technique engendre le monde de la foule et des masses, c'est-à-dire du nombre, car l'industrie moderne nécessite une concentration de population. Et ce monde des masses, qui est

un monde grégaire, conduit à la soumission et au totalitarisme. L'homme moderne a donc perdu toute assise et tout fondement spirituel: « *Le mal n'est pas dans les machines, il est ou sera dans l'homme que la civilisation des machines est en train de former. La machine déspiritualise l'homme en même temps qu'elle accroît monstrueusement son pouvoir* ». Notre décadence n'est donc pas comparable à celle de l'Empire romain, car: « *nous n'assistons pas à la fin naturelle d'une civilisation humaine, mais à la naissance d'une civilisation inhumaine qui rejette les valeurs de vie et de liberté* ».

Alors que faire? Surtout pas l'autruche, ce serait une lâcheté et une démission. Il faut réagir, courir le risque du combat, et entreprendre une révolution contre le système actuel. Une révolution contre la révolution, en quelque sorte! mais dans l'honneur et la dignité qui conviennent à un homme libre.

## CONCLUSION

**P**réserver une synthèse de ces nombreux et divers points de vue que nous venons de résumer de façon très sommaire, et très imparfaite n'est pas chose aisée. Au point de vue historique, J. Freund estime que la notion de décadence peut se présenter sous trois aspects:

1°) La disparition totale d'une civilisation et du peuple qui l'a fondée (exemple: les civilisations précolombiennes qui n'ont laissé

que des vestiges étudiés par les archéologues). C'est là une décadence *catastrophique*.

2°) Lorsqu'une civilisation s'est effondrée tout en se prolongeant dans une autre qui a conservé de la première quelques structures politiques ou économiques (ainsi les pays actuels de l'Europe sont dans une certaine mesure les héritiers de l'Empire romain), il s'agit alors de décadence *partielle*.



3°) Parfois à l'intérieur d'une civilisation donnée certains caractères tombent en désuétude, mais l'esprit général de cette civilisation subsiste en profondeur : l'art gothique a succédé à l'art roman, sans dommage pour la religion chrétienne; de même le régime monarchique en Europe s'est modifié depuis la féodalité, mais il existe encore des monarchies, en Espagne, Belgique et Grande Bretagne. On peut parler dans ce cas de *décadence fragmentaire*.

D'autre part si nous examinons non plus les faits historiques mais les explications et les causes que les sociologues ont essayé d'en donner, nous pouvons distinguer trois types d'explications :

1°) L'explication *cyclique* : l'histoire de l'humanité passe par des alternances de progrès et de déclin qui se renouvellent à l'infini, car le monde est éternel. C'est la thèse des Anciens.

2°) L'explication *apocalyptique*, d'esprit religieux. Le monde serait en dégénérescence jusqu'au retour du Christ, de la Résurrection, et du Jugement Dernier. Grosso modo, ce fut celle du Moyen-Âge.

3°) L'explication « *ondulatoire et circonstancielle* » selon laquelle la décadence d'un peuple n'est qu'un mauvais passage, une vicissitude momentanée dans l'histoire de ce peuple. Et cette théorie ondulatoire peut se présenter sous diverses formes : une forme organique qui assimile la vie d'un peuple aux différentes étapes de la vie humaine (croissance, maturité, vieillesse). Ou bien une forme oscillatoire qui fait de la chute d'une civilisation la condition de naissance d'une autre. Ou encore une forme rythmique

dans laquelle une décadence est suivie d'une renaissance.

Mais la réalité est plus complexe que les théories, car si nous nous demandons à quel type correspond notre décadence actuelle nous devons reconnaître qu'elle participe de chacun. Elle est un mélange des trois : par certains aspects elle est fragmentaire (le déclin du monde rural); elle est également partielle, car certains de ses traits et de ses structures se retrouvent et revivent en Amérique, en Russie, et même dans le Tiers-Monde; enfin elle peut devenir catastrophique en raison de la menace des armes thermonucléaires.

En fait la décadence de notre civilisation actuelle n'est pas comparable à celles qui l'ont précédée. Freund estime qu'elle est « inédite et même unique dans l'histoire, car elle se déroule dans un contexte entièrement nouveau au regard de toute l'histoire passée ».

Quels sont donc ses caractères spécifiques, et sa particularité? L'auteur en voit principalement deux : d'une part le « progressisme », qui est une foi aveugle dans un progrès universel et indéfini, et d'autre part « l'utopisme », qui rejette la réflexion logique, l'esprit critique et l'expérience, pour se complaire dans des théories et des « a priori » échafaudées par des imaginations fumeuses au mépris de toute réalité. L'idéologie du progrès s'appuie sur deux faits : d'abord une amélioration sans cesse accrue de nos conditions de vie et de notre confort; c'est le progrès matériel dont nous profitons tous dans notre vie quotidienne. Puis le développement considérable de nos connaissances :



l'informatique et ses dérivés, la physique, la chimie, l'astronomie sont des moyens d'enrichissement de notre savoir, et les sciences dites « humaines » devraient permettre une amélioration, voire un perfectionnement de notre nature. Mais si la science et la technique nous donnent d'extraordinaires moyens pour développer nos activités et accroître nos connaissances, elles ne déterminent pas une fin de ces activités, ni la meilleure utilisation de ces connaissances. Elles ne nous fournissent pas une raison de vivre, car le progrès n'est possible que dans le monde qui relève de la quantité et du temporel. Le progrès est d'ailleurs lié au temps. Mais y a-t-il un progrès dans l'art ? La question peut se poser. La tendresse et l'amour ont-ils progressé depuis l'Antiquité ? sans doute pas plus que la haine, l'envie ou la jalousie. Un criminel d'aujourd'hui n'est ni pire ni meilleur que Caïn, mais pour faire le mal il dispose de moyens plus efficaces et plus perfectionnés qui sont nés de la science ! Si donc le progrès est évident dans les sciences et les techniques, il est beaucoup plus douteux et incertain dans le domaine de la qualité et de l'intemporel, c'est-à-dire l'art, la morale, le comportement, les mœurs, la religion. Et l'on peut dire du progrès ce qu'Esopé disait de la langue, qu'il peut servir au meilleur comme au pire ! Les progrès de la chimie peuvent empoisonner le sol, les rivières et les cultures, donc l'alimentation de l'homme ; et ceux de la physique ont abouti à la bombe atomique.

Même en face de la nature physique, le pouvoir de la science reste limité. La science permet, par exemple, de prévoir les trem-

blements de terre, les éruptions volcaniques, les cyclones, les inondations, la foudre et les tempêtes, mais il lui est impossible de les empêcher de se produire. Pouvons-nous maîtriser l'océan et les marées ? Nous avons prolongé sensiblement la vie humaine, mais demeurons impuissants devant la mort. La nature se révèle donc plus forte que l'homme, elle marque les limites de notre puissance. C'est pourquoi « s'il existe un progrès, il n'est pas intrinsèque à la marche de l'humanité, il est celui de l'âme individuelle aidée par la grâce ». Et Julien Freund cite une réflexion de Paulin d'Aquilée, conseiller de Charlemagne et ami d'Alcuin : « *Perfectio non sit in annis, sed in animis* ».

Ce culte excessif du progrès n'est d'ailleurs qu'un des aspects de l'utopisme qui est le second symptôme caractéristique de notre décadence. C'est une manière de penser (ou une tournure d'esprit) qui rejette délibérément l'expérience - humaine et historique - au profit de systèmes artificiels échafaudés par une imagination floue et chaotique qui fait fi de toute logique et de tout esprit critique. C'est ainsi, par exemple, que notre sentiment est devenu le critère et la mesure de nos décisions et de nos actes, aux dépens de notre jugement et de notre réflexion. D'où le succès des sentiments "humanitaires" et du pacifisme qui exige la paix à tout prix, recule devant l'effort de la lutte et refuse tout risque de combat, sans mesurer les conséquences de cette démission. Utopie également que l'égalitarisme excessif d'une société planifiée qui ne peut avoir d'existence qu'au mépris des libertés individuelles, car cette société imaginaire, abstraite et uni-





formisée, constitue le terrain idéal pour les régimes autoritaires et toutes les dictatures. Montesquieu reconnaissait déjà que « l'esprit d'égalité extrême conduit au despotisme d'un seul ».

Puisque aucune civilisation est éternelle, faut-il se résigner? Devons-nous perdre toute espérance? Considérons d'abord que, pendant des siècles, seule la civilisation européenne, par ses capacités d'invention et de création, a été sans cesse en progrès et en expansion, et qu'elle a apporté au monde entier sa richesse scientifique et sa culture. « Elle est la seule civilisation qui a découvert les autres civilisations dans l'espace et le temps... c'est elle qui est allée à la rencontre des autres, et non l'inverse. Qu'on le veuille ou non, le monde entier est devenu européen ».

Et maintenant qu'elle n'a plus rien à conquérir, elle s'est recroquevillée sur ses frontières géographiques, semble avoir perdu confiance en elle-même, et paraît écrasée entre ces deux colosses que sont l'Amérique et la Russie. <sup>(1)</sup>

Mais il faut que les Européens se donnent les moyens de réagir, et ils doivent s'affirmer, politiquement d'abord, par une attention plus soutenue au facteur démographique. La baisse de la natalité, en effet, est un des signes du renoncement à la vie et aux valeurs qui ont fondé leur civilisation et auxquelles il est indispensable de croire, afin de pouvoir les transmettre. Il faut donc croire à ces valeurs, et d'autre part être capable de les défendre. Pour cela il importe de ne pas faire abstraction de la puissance militaire, car elle est inhérente à toute civilisation (l'histoire

le prouve) et a le devoir de la préserver de toute agression extérieure.

Les deux principes qui sont à la base de notre civilisation européenne semblent être le sens de la vérité, et le sens des libertés. La recherche de la vérité est le fondement de la science, de la technique, de l'esprit critique et philosophique. Quant à la croyance aux libertés, plutôt qu'à « la liberté » au singulier, notion abstraite à l'origine des révolutions, qui, au nom de la liberté, se livrent à des exactions et à des massacres, elle implique la reconnaissance d'une transcendance qui en constitue le garant et le modèle, ainsi que le fondement de la dignité de l'homme.

Guy Colomb

(1) Julien Freund travailla pendant quatre ans à la rédaction de *“La Décadence”*. C'était l'époque où l'U.R.S.S. marxiste représentait un danger redoutable pour l'Europe. Son livre y fait plusieurs fois allusion, d'autant que pour la France ce risque extérieur se doublait d'un danger intérieur représenté par l'influence et l'action du Parti Communiste, véritable cinquième colonne de l'Armée Rouge.

Aujourd'hui le danger soviétique est écarté, mais le danger islamique a pris sa place, et la menace intérieure subsiste toujours, plus redoutable sans doute, sous la forme de l'implantation et de la violence de ses nombreux fidèles sur notre territoire. Cette double menace existe donc actuellement, même si ses origines géographiques et idéologiques sont différentes. Les observations - et les craintes - de Julien Freund n'ont rien perdu de leur pertinence, et demeurent parfaitement adaptées aux événements contemporains.